

## **TAHAHI ET SAINTE JULIENNE**

*CADIC. Contes et Légendes de Bretagne, n° 6, p. 70.*

*La Paroisse Bretonne, mars 1929*

Un jour, la comtesse de Brabant était allée puiser de l'eau à la fontaine, car, en ce temps-là, les comtesses se pliaient simplement aux services domestiques. Elle s'en retournait à la maison, l'urne sur la tête, quand survint Tahahi, le fils du comte de Hainaut, un petit jeune homme de quinze ans, gamin et joueur, qui, d'un coup de pierre, pour s'amuser, lui brisa son vase, dont le contenu lui inonda le corps, de la nuque aux pieds.

« Malheureux, lui dit-elle, sais-tu que tu as offensé gravement la dignité d'une comtesse souveraine. Une telle injure demande réparation. Par égard cependant pour ton jeune âge et ton étourderie, je veux bien attendre, mais si dans dix ans, tu n'as pas réussi à parler à sainte Julienne, le Brabant engagera une guerre sans merci contre le Hainaut. »

L'enfant fondit en larmes.

« Allons, mon petit, reprit-elle, ne pleure pas, et courage. Munis-toi de provisions, car la route sera pénible. Je suis sûre que Dieu secondera tes recherches. »

À la nuit tombante, après une longue étape, Tahahi arrivait à la porte d'un château qui avait l'aspect d'un repaire de brigands. C'était la demeure d'un charagine, mangeur de chair humaine.

La femme du sinistre personnage le reçut. Elle était seule. Elle fut frappée de la beauté et de la gentillesse du jeune voyageur et résolut de le sauver.

Quand son mari rentra, il s'écria, dès le seuil, d'une voix menaçante : « Ça sent la chair fraîche ici !

- La chair fraîche! répondit-elle. Il y a eu à l'instant un vol de pies qui s'est abattu sur la fenêtre. Si tu prends cela pour de la chair fraîche ! Tu rêves ! »

La brute se mit à table en grommelant, et n'aperçut pas l'enfant qui se dissimulait dans un recoin obscur.

Le lendemain, celui-ci continuait sa route. Elle le conduisit au château d'un autre charagine, dont la femme se fit sa protectrice.

Par un hasard extraordinaire, ce charagine était le parent de sainte Julienne.

Il revenait d'un voyage et il avait à peine ouvert la porte que sa compagne poussait Tahahi devant lui : « Regarde, lui dit-elle, le charmant visiteur que j'ai reçu. Figure-toi qu'il cherche à voir notre cousine Julienne.

- Notre cousine Julienne! s'exclama le monstre. Quiconque se réclame de cette sainte est le bienvenu sous mon toit. »

Un repas plantureux fut servi, l'enfant fut comblé de présents et traité ainsi qu'un fils de roi. Lorsqu'il lui fallut partir, au lever du jour, son hôte lui fournit les indications nécessaires, avec les moyens les plus rapides pour parvenir jusqu'au but.

Julienne demeurait très loin de là, avec son père et deux sœurs, en un palais d'une richesse somptueuse. Chacune des sœurs était ceinte d'un ruban de couleur différente, l'aînée d'un ruban rouge, la cadette d'un ruban blanc, Julienne d'un ruban vert, qu'elles venaient laver dans les eaux d'un étang voisin. Pendant que les rubans séchaient, elles faisaient une petite promenade.

« Profite du moment, mon petit, conseilla le charagine, enlève le ruban de Julienne et cache-toi. Tu attendras la suite. »

Tahahi fut bientôt à destination. Comme il était près de l'étang, il vit les trois jeunes filles qui, après avoir lavé leurs rubans, les étendaient sur l'herbe et partaient en promenade. Vivement il s'élança, saisit le ruban vert et se dissimula dans un bosquet touffu.

Grande fut la douleur de Julienne à son retour. Elle eut beau chercher son ruban, elle ne le trouva pas. En désespoir de cause ses sœurs la laissèrent seule se débrouiller et rentrèrent au château.

Elle était là, pleurant toutes les larmes de ses yeux, quand Tahahi sortit de son bouquet d'arbres et lui montra le ruban vert.

« Pour l'amour de Dieu, implora-t-elle, rendez-le moi; je vous jure que vous n'obligerez pas une ingrate. Mon père a justement besoin d'un beau page tel que vous. Il sera heureux d'accepter vos services. »

Or, ce père était lui aussi un charagine, de la famille des précédents, aussi cruel et aussi malfaisant qu'eux.

Malgré la recommandation de sa fille, il reçut Tahahi, d'un air soupçonneux et plutôt mécontent.

« Je consens à te garder, jeune homme, déclara-t-il, et j'accepte de t'employer au château, mais je te préviens que ta tâche ne sera pas commode, et que si tu n'en viens pas à bout, la sanction sera dure.

« Regarde ces écuries où logent mes bêtes à cornes. Depuis un an, on ne les a pas nettoyées. Si dans deux heures, tu ne les as pas débarrassées de leur fumier et fait briller comme de l'argent, tu seras pendu! » .

Le malheureux Tahahi sentit le désespoir l'envahir.

« Ne vous désolez pas, murmura Julienne. Je me charge de la besogne. »

Elle fit une prière, et en un clin d'œil les écuries, vidées de leurs ordures, étaient aussi propres que les salons du palais royal.

Le charagine ne put dissimuler sa satisfaction :

« Eh bien! mon gaillard, tu as la main vive, et je constate que tu as fait d'excellent travail. Toutes mes félicitations.

« Puisque tu as si bien réussi, je vais t'assigner maintenant une autre tâche qui te semblera peut-être plus difficile encore. À côté de l'étang, il y a un bois qui gêne ma vue. Il a deux lieues de long et deux lieues de large. Je veux qu'il soit par terre aujourd'hui. N'oublie pas qu'en cas d'insuccès, la sanction sera celle que je t'ai promise, une corde à ton cou, au bout d'une maîtresse branche. »

De nouveau Tahahi sentit monter les larmes à ses yeux.

Julienne le réconforta. « Ayez confiance en moi, lui dit-elle, et ne vous fatiguez pas à travailler. Nous aurons raison de ce bois, comme nous avons eu raison des écuries. »

De la main droite, elle dessina un grand signe de croix et à l'instant on vit les arbres, coupés par une hache invisible, se détacher de leurs racines et tomber sur le sol avec fracas.

Le charagine n'en revenait pas d'admiration : « Puisqu'il t'a fallu si peu de temps, dit-il, pour jeter bas cette forêt, je dois convenir que tu es doué de qualités peu communes et il ne me déplairait pas de t'avoir pour gendre. Choisis parmi mes filles, celle qui te plaira. »

« Celle que je préfère, déclara Tahahi, c'est Julienne.

- Eh bien! tu auras Julienne. » Pendant quelque temps, les deux époux goûtèrent le parfait bonheur. Le charagine les traitait avec affection; mais sa mauvaise nature reprit peu à peu le dessus. Bientôt ses sentiments changèrent, et il finit par

leur vouer une véritable haine. Il conçut même l'affreux projet de les tuer un soir.

Heureusement que Julienne, à laquelle sa sainteté conférait le privilège de lire dans les âmes, devina sa pensée. Elle prévint son époux : « Partons, car cette nuit notre père cherchera à nous mettre à mort. »

Quand les ténèbres furent descendues et que tout le monde fut au repos, ils sellèrent les deux chevaux les plus rapides et détalèrent au grand galop.

À minuit, le charagine était à leur porte, un large coutelas à la main.

« Dormez-vous? demanda-t-il.

- Non, père », répondit une voix douce qu'il prit pour celle de sa fille.

Une heure après, il était de retour. « Dormez-vous ?

- Non, père. »

Enfin une troisième fois il arrivait en hurlant, le visage contracté.

« Dormez-vous ?

- Non, père. »

D'un violent coup d'épaule, il brisa la porte et aperçut en face une glace, à laquelle sa fille avait conféré une vertu magique et qui parlait à sa place. Quant aux époux, ils avaient disparu.

Il poussa un cri de rage. . . .

« Ah! elle est habile en artifices, ma fille, fit-il, mais le diable y soit si elle a le dernier mot. Je saurai ajouter aux raffinements du supplice. » .

À la première heure du jour, il montait sur son meilleur coursier et se lançait à la poursuite.

Il allait comme un fou, quand une large rivière lui barra la route. Auprès, un homme et une femme, des mendiants revêtus de guenilles, pêchaient à la ligne. C'étaient les fugitifs transformés par la vertu de Julienne.

« Hé là, demanda-t-il, n'avez-vous pas vu passer deux cavaliers par ici ? »

L'un et l'autre prirent un air ahuri : « Hélas! seigneur, nous voyons bien passer des poissons, mais aucun ne s'avise de mordre à l'hameçon. »

Il haussa les épaules, et suivit une autre direction.

Le lendemain il était loin de son château et continuait toujours de galoper éperdument.

Il s'arrêta à l'orée d'un bois, où deux bûcherons, un homme et une femme, entassaient des fagots. Il les questionna.

« N'avez-vous pas aperçu, il y a un instant, deux cavaliers qui couraient avant moi ? »

Les fugitifs, car c'étaient encore eux, de nouveau déguisés, répliquèrent, sans tourner la tête : « Nous ne nous soucions guère des gens qui cheminent par là. Notre tâche nous suffit.

- Que le diable vous emporte», gronda-t-il, et il tourna bride. Le troisième jour était arrivé et les deux époux espéraient avoir échappé à la poursuite du forcené, lorsque dans le lointain ils perçurent le bruit des sabots d'un cheval qui battaient le sol avec une rapidité extraordinaire. C'était encore lui. Dans un instant, il les aurait rejoints.

Heureusement qu'ils étaient parvenus aux limites d'un pays que Tahahi reconnaissait bien, le Hainaut. Sur ce pays le charagine n'avait aucun pouvoir. Un simple ruisseau le séparait des terres de celui-ci. Ils le franchirent d'un bond

et s'arrêtèrent, tandis que sur la rive opposée le monstre s'arrêtait aussi, retenu par une force mystérieuse, le blasphème et les malédictions à la bouche.

Tahahi retrouvait enfin son cher Hainaut, et les dix ans que lui avait fixés la comtesse de Brabant comme épreuve n'étaient pas encore échus. Il n'avait qu'un désir, revoir ses parents. Sa longue absence avait dû leur être pénible.

« Votre désir, ami, lui dit sa femme, est également le mien, et je souhaite que nous arrivions chez eux le plus tôt possible. Il est cependant une condition que je dois vous faire connaître et qui vous paraîtra peut-être dure à observer. Quand vous rencontrerez votre mère, gardez-vous de l'embrasser, sinon il vous arrivera malheur. Vous oublierez que vous êtes l'époux de Julienne, vous oublierez même votre origine et vous tomberez dans une ignorance complète. »

Hélas! le premier geste de Tahahi, en entrant dans le palais des comtes du Hainaut, fut de se précipiter dans les bras de sa mère.

À l'instant s'accomplit la prédiction de Julienne. Sur son cerveau s'étendit un voile noir et du passé il ne se souvint plus de rien. Il se crut le fils d'un pauvre paysan.

Ses parents désolés ne voulurent pas cependant l'abandonner.

Ils l'envoyèrent vivre dans un château avec sa femme. Bientôt il fut appelé à servir le pays dans une guerre contre l'étranger. Il se battit vaillamment. Comme il rentrait chez lui avec ses camarades, la première personne qu'il rencontra fut Julienne. Il ne la reconnut pas. Elle eut pitié de lui.

« Allons, ami, dit-elle, le temps de l'épreuve est fini. Les braves méritent leur récompense. »

Sur sa main elle appliqua une bague-talisman, et à l'instant il recouvra la mémoire. Il recouvra aussi le bonheur. Il vécut de longues années à côté de Julienne et devint comte de Hainaut. Quand ils moururent tous les deux,

Julienne fut canonisée, mais lui ne le fut pas. La justice de Dieu n'avait pas oublié qu'il avait brisé par malice le vase de la comtesse de Brabant et failli déchaîner la guerre, et pour cette raison il fut envoyé au purgatoire. Il reste une tâche après le péché.